Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 41 (1933)
Heft: 5

Artikel: Un correspondant cosmopolite d'un pasteur vaudois : John Ruegger
Autor: Perrochon, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-31878

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un correspondant cosmopolite d'un pasteur vaudois :

John Ruegger.

M. le pasteur Ferdinand Terrisse m'a très aimablement communiqué une correspondance copieuse et inédite de John Ruegger à César Terrisse et à sa famille, des années 1817 à 1868. Si ces lettres n'intéressent l'histoire vaudoise que par raccroc, elles montrent comment on pouvait alors chez nous envisager les grands problèmes européens, comment aussi des préoccupations cosmopolites venaient élargir le petit cercle des pensées habituelles, apporter un souffle du large dans le milieu paisible et retiré de la cure de l'Isle ou de celle de Rolle.

* * *

Jean dit John Ruegger (1796-1868) [1], qui après plusieurs préceptorats en Italie, en Pologne et en Allemagne, fut à Genève l'actif président des Amis de l'Instruction, membre de la société militaire, de la société d'utilité publique, maître « de débit de la chaire » à l'Ecole préparatoire de théologie, était lié depuis l'enfance avec César Terrisse (1795-1856), pasteur à l'Isle, puis à Rolle, démissionnaire en 1845, pasteur de l'église libre de Rolle, fondateur d'un pensionnat de jeunes filles, qui devait après lui se transporter à Montreux.

Ruegger et Terrisse étaient amis depuis toujours. Leurs mères étaient liées [2]. Si l'un poursuivit ses études à Genève et l'autre à Lausanne, ils se revoyaient à l'époque des vacances. Ensemble, ils parcouraient la Côte. Ils s'étaient fait faire deux grandes redingotes bleues jumelles, à revers

carrés croisant à la consul. Ils aimaient à herboriser, organisaient des soirées astronomiques. Avec Frédéric Chavannes, ils chantaient des airs à la mode. Enfin, Ruegger et Terrisse étaient tous deux des rencontres de Rolle [3].

Fondées en 1811 par Louis Gaussen, le futur théoricien de la théopneustie, ces rencontres groupaient les « proposants » de Genève et de Lausanne ; à eux s'adjoignaient quelques jeunes théologiens de France ou des Vallées piémontaises. Henri Merle d'Aubigné, qui n'était point encore l'austère historien de la Réforme, portait des toasts enflammés au canton de Vaud, à la France, à l'Amérique [4]. Vinet improvisait des chansons joyeuses que tous reprenaient au refrain. Au lendemain d'une de ces agapes, Ruegger n'écrivait-il pas à son ami : « Tudieu M. Vinet, comme vous retapez ça ; il faut vous céder le pas, et pour les chansons et pour la bouteille ! Favori de Bacchus et d'Apollon, vous excellez en tout. Vos chansons m'ont fait un vif plaisir ; je savais les airs et je me suis empressé de les chanter et rechanter jusqu'à ce que je les sache » (9 avril 1816). Après s'être bien amusés, et de manière fort innocente, Cougnard, Mugnier, Duby, Monod, Réville, Ruegger regagnaient Genève, Burnier, Scholl, Louis Leresche, Boiceau, Raccaud, Jayet, Terrisse repartaient pour Lausanne, de nuit et à pied. Ces réunions amicales cessèrent en 1818; des divergences doctrinales séparèrent alors les clergés genevois et vaudois.

Bons garçons, Terrisse dit la « vieille garde », et Ruegger, surnommé « le mousse », ne rêvaient point alors voyages lointains. Ils souhaitaient modestement parcourir la Suisse, de cabarets en cabarets, en tenant le journal de leurs exploits bachiques, pour les relire au quartier général de Rolle. Ils se confiaient leurs juvéniles secrets : « Félicite-moi ou plains-moi », écrit Ruegger, après un bal ; il

y avait fait la connaissance d'une « si ravissante personne qu'au cours d'une contredanse j'eus la crainte de m'oublier et de lui donner un tendre baiser [5]. »

Vint le temps de préoccupations plus sévères. Terrisse débuta à Aigle suffragant du pasteur Frossard, dont il devait devenir le gendre [6]. Ruegger partit pour l'Italie. Sur un char à banc découvert il franchit le Simplon ; à la clarté lunaire, il discerna mal les îles enchanteresses. Milan l'éblouit. Il arriva à Florence sans trop d'ennuis, mais après avoir subi depuis Aigle douze visites douanières. Il y trouva la famille de son élève Irénée Oginski, un enfant charmant, aux yeux spirituels, gracieux et poli. « Il ne sort jamais d'une leçon sans m'en remercier. En dépit de ses onze ans, il a l'intelligence, l'esprit, le jugement de quatorze ; je ne dis rien de son cœur, il serait difficile d'en trouver un meilleur ; en un mot il me rend heureux ; il m'est entièrement dévoué jusqu'à ses prières. » De cet enfant, le jeune Genevois devait faire « un bon citoyen, ami de la liberté, apte à discerner le beau du clinquant, d'une intelligence mâle et vigoureuse [7] ». Aux sœurs d'Irénée, il était chargé d'enseigner les langues et la philosophie. De vieille race polonaise, les Oginski s'étaient distingués dans les luttes pour l'indépendance de leur patrie. Le père d'Irénée, le prince Michel-Cléophos, avait été député à la Diète ; en 1793, lors de l'insurrection de Kosciusko, il avait équipé à ses frais un régiment. Depuis 1815, il s'était retiré en Italie, il y écrivait ses mémoires sur la Pologne et les Polonais, il composait de la musique ; parfois il voyageait hors de la péninsule, ainsi en 1826, quand il séjourna à Genève. La comtesse Oginska était une Vénitienne, si belle que le vertueux Terrisse trembla pour son ami ; Ruegger s'indigna de pareilles mises en garde ; il n'était point un prototype de ce Julien Sorel, inspirateur de Stendhal !

Les Oginski étaient d'humeur vagabonde : l'été à Naples, l'automne à Rome, l'hiver à Pise, le printemps à Florence. L'heureux gagnant du « gros lot à la loterie des préceptorats », comme il le reconnaît lui-même, vit ainsi du pays et put pénétrer dans des milieux divers, d'artistes et de lettrés, de réfugiés et d'aristocrates. De l'Italie et de ses habitants, il nous livre une image romantique, à la Ducros ou à la Léopold Robert avec plus de familiarité et un léger dédain. On sent chez ce natif de Genève et bourgeois d'Aarberg vivace le préjugé de la supériorité des races du Nord sur celles du Midi. Les Italiens, à l'en croire, sont jureurs et dissolus. Il ne leur dénie pas des qualités : « ils sont bons, hospitaliers, très polis, leur langue même respire la bienveillance », mais que de défauts ! « sans énergie, sans vigueur, sans vertu ». Il les juge vindicatifs, vaniteux. Et quelles mœurs ! « Lis les vers de Gilbert et tu auras une idée de la manière de vivre ici ; le père offre sa fille au voyageur passionné. » Tout est permis à qui possède influence et richesse. « Tu sauras que l'inquisition est abolie en partie et ne subsiste que pour condamner les livres, mais que tous les citoyens ne sont pas égaux devant la loi, puisque la comtesse a obtenu pour moi libre entrée de mes livres (ma Bible, ouvrages de théologie défendus).» D'autres faits l'indignent: il rencontre des soldats porteurs de parapluie; le gouverneur de Florence décampe avec trois cent mille écus volés au trésor de la ville ; des gendarmes sont obligés d'aller présenter des excuses à l'ambassadeur de France ,pour avoir arrêté un de ses gens coupable de meurtre [7]. Quelques descriptions de la campagne romaine, de ses troupeaux de bœufs, de la forteresse de Gaëte, dont le *Messager boiteux* avait entretenu ses lecteurs, présentèrent à Terrisse un autre visage de l'Italie. Ruegger n'omet aucun détail, ni le tombeau de Cicéron, ni Capoue, une Capoue

sans délices : « Si du moins Hannibal y eût été reçu comme nous ! » Et nous trouvons même une histoire de brigands, tout à fait couleur locale : « A deux milles de Capoue je faisais remarquer notre bonheur de n'avoir à nous plaindre que des auberges, tandis que la route est infestée de brigands qui font les voyageurs prisonniers après les avoir dévalisés et qui ne les relâchent que contre forte rançon. Tout à coup voilà un gendarme qui nous annonce qu'à deux milles on a assassiné un homme ; aussitôt je demande les pistolets ; ils n'étaient pas chargés ; je les charge. Nous avions trois domestiques, solides au poste et nous demandons trois hommes d'escorte. Pendant qu'on va chercher trois malappris armés de fusil et d'une poignée de cartouches, et qui ont plutôt l'air de brigands que de sbires, je vais panser le pauvre blessé, qui avait reçu un seul coup au bras. Après avoir fait le docteur, je reviens faire le capitaine. Pour en imposer et effrayer les brigands, je propose d'aller à pied ; je range ma troupe en deux files de chaque côté de la route, et me voilà en tête, le pistolet au poing, après avoir fait une harangue à la Tite-Live. Tu aurais ri de voir ton mousse en grande tenue d'Anglais, allongeant le museau et le nez au vent pour voir si les blés, les chanvres, les ruines ne recélaient rien ; la tête d'un moissonneur nous donna l'alarme... » Ce fut tout, les brigands s'étaient envolés [8].

Quelques années en Lithuanie achèvent ce premier préceptorat. Ruegger s'attache aux Oginski et à la Pologne martyre. Lors de l'insurrection de 1831, il prendra vivement parti. A ce moment-là il se trouve en Allemagne, où il dirige l'éducation des fils du Prince Charles de Furstenberg, qui dans le grand-duché de Bade s'occupait de philanthropie et d'industrie. Ce grand seigneur libéral représente pour lui le type de l'Allemand : moralité, simplicité

du cœur, bonté parfaite, instruction. Dans sa nouvelle charge, Ruegger était secondé par divers maîtres et Mlle Marie-Joséphine Exchaquet, qui en 1830 épousa Edouard Recordon et fut marraine de la cloche de l'église catholique d'Assens [9]. Il tient à éduquer le mieux possible les enfants à lui confiés ; il soumet à Terrisse un plan d'études, où s'entremêlent les langues les plus diverses, les sciences, la musique, et beaucoup d'exercices physiques : voltige, gymnastique, escrime, javelot, nage dans le Danube, escalades de moraines. Tous les samedis et le dernier jour de chaque mois un examen rapide et général montrait les progrès accomplis. Ce programme réussit fort bien, ce que l'on ne peut pas dire de tous les programmes de ce genre. Le précepteur fut satisfait, les enfants enchantés, les parents ravis. Que désirer de plus ? Au jour de l'anniversaire de Ruegger, toute la famille princière arrive en cortège dans sa chambre armée de bouquets et de présents ; ses jeunes disciples sacrifient de leurs cheveux pour lui faire une chaine de montre [10]. Quand il rentre de vacances, ils vont l'attendre à la frontière helvétique [11]. Sans doute, certaines de ses idées paraissent bizarres. A la petite cour du Prince de Furstenberg, tous ne partageaient pas la foi du précepteur genevois dans la liberté des peuples, les droits de l'homme, l'égalité devant Dieu. Mais on savait que sa manière de penser n'était pas hostile ; on lui passait ses manies frondeuses : « on s'est habitué à mon franc-parler comme à celui d'un fou de cour et on dit *notre républicain* comme on dirait *notre girafe* ou *notre orang-outang* [12]. »

Les occasions ne manquèrent pas à Ruegger pour exprimer ses espoirs libertaires. La révolution française de juillet et la chute de Charles X le ravissent : « J'ai vu la révolution, je suis entré en France quand les ordonnances si folles ont paru. J'étais à Lyon pendant les belles journées,

et à l'inauguration du drapeau. Je n'ai eu qu'à admirer le calme, la noblesse, la dignité de tout ce peuple, cependant l'exaltation était grande ; on chantait sur les places et au théâtre de Lyon et de Marseille, le *Vieux drapeau,* la *Marseillaise,* et le théâtre tout entier faisait chorus [13]. » Les événements de Pologne le passionnèrent bien davantage encore. « Les Polonais aujourd'hui se lèvent, leur manifeste ne fait qu'esquisser les maux dont je les ai vus accablés ; je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'ils aient tant attendu ; ils ont peu de chances pour eux, si on ne les aide ; j'espère qu'on le fera et qu'un despote oriental ne pèsera pas plus dans la balance qu'un peuple et la liberté... Quant à moi, si je n'étais lié ici par un devoir que je ne puis rompre que pour celui de défendre ma patrie, si je n'avais l'expectative d'avoir à le faire, car ma compagnie a eu le bon lot, le numéro 1 du départ, je serais en Pologne, autant pour moi que pour la cause [14]. » Ne pouvant aller se battre, il prend la plume [15]. Il écrit au tsar :

« *César ! pour un moment oubliant ta puissance,*
Daigne écouter ma faible voix... »

Il lui demande de libérer la Pologne, « afin de saisir

...au bout de la carrière
Le laurier de ce monde et la palme des cieux. »

Cette lettre n'eut bien entendu aucun succès. Ruegger en fut vivement désappointé. Il exprima son dépit dans une nouvelle pièce de vers, où il souhaite que l'Europe secoue enfin « sa gothique poussière,

Et les nations sauront former à sa lumière
Une sainte alliance et se donner la main. »

En attendant il se démène. Il s'intéresse aux comités polonais d'Allemagne [16] ; il soutient ceux de Suisse, celui de

Lausanne en particulier. Il publie sa lettre au tsar avec une nouvelle lithuanienne [17] et en fait vendre dans le canton de Vaud par l'entremise de Frédéric Frossard [18]. Auparavant il en avait envoyé une copie au général La Fayette et une à César Terrisse avec demande d'une critique serrée « romantico-classique » [19]. Je ne sais si, malgré les efforts de Frédéric Frossard et de sa sœur Caroline, cette brochure eut du succès chez nous et si la caisse polonaise de Lausanne y trouva profit. La dite brochure était anonyme, « car j'élève le fils du mari de la sœur de l'épouse de la cousine du tsar Nicolas ». La défaite survenue, Ruegger ne désespère pas. « Pauvre Pologne ! mais ce n'est fini que pour ceux qui, regardant cette insurrection comme l'essai de quelques têtes, ignorent que c'était l'explosion d'une bombe chargée lentement et qui souvent a failli éclater ; cet espoir est celui de 1772, qui ne s'éteindra en Pologne qu'avec les Polonais : que de fois, devant un salon de cent-cinquante personnes ne m'a-t-on pas demandé des vers sur la liberté, disant : Nous sommes tous ici Polonais de bonne race, de la vieille Pologne, et vous aussi, les Suisses et les Polonais sont frères... Pauvres généreux patriotes, ils se sont trop pressés. Ils ont cru à la jactance française. Mais les Français, après avoir lancé leurs belles phrases, ont trouvé suffisant de briser les vitres et de hurler sous les fenêtres de l'ambassadeur russe ! La Hongrie, la Hongrie seule, cette noble sœur de la noble Pologne, se levait pour sauver Varsovie, comme Varsovie avait sauvé Vienne et l'Europe des Turcs, mais son roi a tremblé devant Metternich, qui a tremblé devant l'aigle russe [20]. » Le jour viendra où Vienne devra cesser de diviser pour régner, où la Russie laissera échapper sa proie. Ruegger en est d'autant plus persuadé, que l'Allemagne elle-même vit des jours d'enthousiasme.

« Si tu avais vu la marche triomphale du retour du prince de Furstenberg, le père de mes élèves, qui a donné l'exemple des sacrifices d'usages féodaux, qui a promulgué des lois libérales ; si tu avais vu les gardes nationales aller plusieurs lieues à sa rencontre malgré la défense ; si tu voyais les journaux l'exalter et l'unir si intensément au vœu national de ne faire de l'Allemagne qu'une nation, un faisceau dont on cherche le lien, et parler de lui de manière à être lacérés par la censure ! Partout cette soif de liberté, en religion comme en politique ; dans des assemblées de curés on signe des pétitions contre le célibat, contre l'autorité papale, et un curé bavarois publie un journal dont le titre indique le but : Hannibal. » Jours de fièvre et d'exaltation, comme l'Allemagne en connaît parfois. Mais Ruegger est bientôt dépassé. Il essaie en vain de retenir les libéraux les plus influents dans leurs projets : une assemblée propose la mise à mort des trente-huit souverains allemands. Notre Genevois intervient encore : ne tenez pas de réunion le soir ; les vapeurs du vin et la fumée des pipes font fuir la raison et ne siéent point au culte de la liberté ! Réunissez-vous le matin, à jeun [21]. De tels conseils de prudence ne sont guère écoutés. La réaction d'ailleurs est proche ; le grand-duc Léopold interdit les réunions politiques, annule le décret de la liberté de la presse.

Durant les loisirs qu'avec libéralité le prince de Furstenberg octroyait au gouverneur de ses fils, toutes les heures n'étaient pas accaparées par la politique internationale. D'autres échos parvenaient à la cure de l'Isle, où Terrisse était installé depuis 1827. Il y avait des parties de chasse au coq de bruyère dans les vastes fourrés de la Forêt-Noire [22] ; il y avait des soirs où, inspiré, Ruegger rimait sur le château d'Heiligenberg :

Le romantisme ici de créneaux en créneaux
Et d'ogive en ogive, et d'arceaux en arceaux
Promène les longs plis de sa robe traînante...

et ce lui est une occasion pour se moquer de certaines images de Lamartine. Quoique « cela n'approche pas de nos beaux sites suisses », il décrit le paysage qui s'offre à lui :

Les voilà, les Alpes sublimes !
Leur front touche au séjour des cieux...
Et toi, beau lac aux eaux profondes,
Déroule en paix tes nobles ondes,
Pareil à l'immense océan ;
Tu parles à mon âme émue ;
Une larme obscurcit ma vue,
Hélas ! j'ai cru voir le Léman [23] *!*

Le Léman, il vient parfois le revoir. Il franchit le pays de Vaud avec ivresse ; il loge à Morges à l'auberge du Port [24]. Puis il s'embarque. Sur le bateau, il est un sujet d'étonnement pour ses voisins. Il crie tout haut son contentement : prospérité, paix : « Riez, riez, moi qui reviens de l'étranger, je suis hors de moi à la vue de tant de beautés [25]. »

Ses devoirs militaires l'entraînent aussi en Suisse centrale : « Je suis arrivé à Arth quelques heures après les Confédérés. Le Righi-Kulm même où j'ai couché deux nuits était couvert de voltigeurs ; il n'y a pas eu un mot de résistance et peu de jours après, j'ai vu la joie de la réunion des trois parties du pays ; j'étais alors à Gersau. Chaque homme du pays politiquait. Le mouvement des esprits donnait de l'éloquence au dernier paysan. J'ai entre autres admiré un de nos bateliers qui comme carabinier zougois s'était trouvé avec moi à l'attaque du pont d'Arve par les Français ; cet homme aurait pu par son éloquence chaleu-

reuse et son ardent patriotisme servir de modèle à la moitié des députés : « C'est pour pleurer, s'écriait-il, de voir comment on se dispute ! ne sommes-nous pas tous frères ? ne pourrait-on pas s'entendre ? Ce sont les noirs (le clergé que tout le pays accuse de ces troubles) qui nous parlent des anciens temps, des privilèges donnés par les ducs ; mais nous sommes en 1833. Dieu nous a donné une belle patrie et la liberté, et nous gâtons tout cela ! — C'était un athlète, et il avait les larmes aux yeux [26]. »

Parfois, il s'en va plus loin. En Espagne, d'où il envoie à Terrisse et à sa femme des manteaux de fourrure en peau d'agneaux, avec brandebourgs [27]. Terrisse mit le sien en hiver pour parcourir les chemins de sa paroisse et il dut faire sensation. Mme Terrisse hésita longtemps à revêtir un habit si luxueux ; elle le conserva dans un grand sac de papier bien collé, à l'abri des mites. Un autre envoi contenait des articles de fumeurs : un porte-cigare, « on y passe l'index et c'est assez commode, les femmes préfèrent ceux qui jouent autour de l'anneau ; elles fument des cigares de la Havane en paille de maïs. Les Espagnols cachent un tiers de cigare dans la main, le roulent dans une feuille de papier de paille ou de réglisse, c'est la plus agréable manière de fumer, je la préfère même à la pipe turque, il est vrai que je ne fume pas toutes les semaines. Le meilleur faiseur de cigarettes est le roi d'Espagne, il en fait deux à la fois, et ces restaillons sont disputés par les courtisans [28]. » Auparavant, il était allé en Algérie régaler les officiers du corps expéditionnaire de chansons de sa composition ; il y mange à la mauresque, porte un turban, assiste à des fêtes nègres, pénètre dans les mosquées. Il admire les riches tentures et les beaux meubles, les cours pavées de marbre de certaines maisons arabes. Il est au mieux avec les Juifs algériens. Il accompagne les offi-

ciers dans des reconnaissances militaires. Il distribue des fruits aux enfants des écoles. Et un soir il s'attarde à regarder danser une belle voisine, gracieuse, vive, rieuse, avec des touffes de jasmin dans des cheveux noirs et vêtue d'une simple tunique de gaze. Il résume enfin ses impressions en une formule à antithèse : « Quel pays, quelle nature ! et pourtant quelle triste vie on y mène [29] ! »

Ruegger eut aussi des plaisirs moins exotiques et plus intellectuels. La reine Hortense, qui résidait alors à Arenenberg, avait entendu parler du précepteur des Furstenberg. Elle savait par Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade, ses talents de poète. Elle avait fait graver à Paris, chez Troupenas une de ses romances, « l'Hirondelle », pour laquelle elle avait écrit la musique [30]. Elle souhaitait voir de plus près ce collaborateur occasionnel. « A l'occasion d'un poème sur Napoléon à Sainte-Hélène, copié chez les filles du prince Eugène à Munich par le fils de la reine Hortense, celle-ci, que je n'avais jamais vue, m'a invité chez elle. J'éludais de porter ma républicaine bourgeoisie à une cour de reine; mais s'étant trouvée à Constance en même temps que nous, elle demanda à la princesse (qui venait de baptiser ou de faire lancer le bateau à vapeur le *Léopold* aussi grand que le *Léman*), de me présenter à elle et elle me réitéra son invitation avec une bonté qui me décida [31]. » Il attendit que « les papillons de Paris : Casimir Delavigne, Alexandre Dumas, Chateaubriand, Vénus Récamier », aient quitté la retraite helvétique pour s'y rendre. « J'ai eu le plaisir d'y passer quelques jours en petit comité de six personnes ; j'ai vu bien des pays, mais je ne crois pas qu'on puisse trouver à un plus haut degré une telle réunion d'esprit, d'amabilité, de grâce, de bon ton et de bonté. J'y ai reçu bien en règle, et comme un chevalier ses éperons, le titre de *poète de la reine.* » Ruegger devait longtemps conserver

le souvenir de ce séjour, de ses assauts d'escrime avec « l'aimable prince Napoléon, digne fils d'une telle mère », et un jeune réfugié Visconti de Milan ; surtout la bonté de la souveraine déchue le conquit. « Plus on connaît cette admirable femme et plus on la vénère. » Il voit en elle « un modèle d'amabilité et de grâce et si elle avait la fraîcheur de la jeunesse, tu pourrais me croire sous ce charme (je corrige *le* charme parce qu'on est toujours sous le charme de son cœur et de son esprit). Mais plus je réfléchis et plus je doute de ce que je dois le plus admirer en elle, sa pieuse résignation, sans faste, modeste, aux coups nombreux qui l'ont mutilée comme femme, comme reine, et surtout comme mère ; ou ses grands et poétiques talents en peinture et en musique ; ou son esprit aimable et cultivé ; ou cette bonté de tous les instants, cette humeur toujours égale et si remarquable que le mot angélique est celui qu'on emploie dans tout le pays. Les paysans disent que c'est Dieu qui leur a envoyé cette femme bienfaisante. La critique la plus sévère déclare, et je l'ai souvent entendu, qu'on ne peut pas trouver la plus petite occasion de médire de sa conduite, qui est cependant toute en évidence. Ajoute à tout ce charme le prestige de gigantesques souvenirs, mille vestiges d'une gloire colossale qui laisse une teinte de mélancolie [32]. » Arenenberg « est un musée napoléonien, on y est tout entouré des souvenirs du colosse ». Voilà un témoignage fait pour plaire à M. Henry Bordeaux, le moderne historiographe de la reine Hortense [33].

Et toujours reviennent comme un leitmotiv les préoccupations helvétiques, qui poursuivent Ruegger dans ses pérégrinations étrangères : « Avez-vous fait de bonnes vendanges ? Vos affaires cantonales cheminent-elles bien ? » Il ne perd aucune occasion de rendre service à des compatriotes ; il s'intéresse à Jaquerod, précepteur chez le

comte de Pückler-Limbourg [34] ; il tente des démarches pour sauver un jeune Suisse qui s'était trouvé mêlé à une rixe de carnaval et accusé d'un meurtre dont il était innocent [35].

* * *

Vers 1835 la vie errante de Ruegger prit fin. Il revint à Genève, s'y maria [36]. Il ne s'en éloigne plus guère que pour des cours comme instructeur militaire à Thoune [37] ou de rapides voyages en Allemagne [38]. Il conservait en effet d'excellents rapports avec ses anciens élèves et leurs familles. Les jeunes princes de Furstenberg furent les parrains de son fils. Et Ruegger tint à conduire lui-même — plus tard — ce fils devenu homme, dans les lieux où il avait passé des années fécondes et agréables.

Les relations entre Terrisse, à Rolle depuis 1834, et son ami se firent plus étroites encore. Mais leur correspondance prit une allure différente. On y trouve encore des échos d'événements contemporains, du Sonderbund où se distingue son ami le général Dufour et « l'excellent capitaine » Empeyta. « Les affaires sont endormies, l'ouvrage manque, les ouvriers étrangers profitent de la situation. Ce qui s'est publié de plus intéressant sur l'occupation de Fribourg se trouve dans le supplément de la *Gazette de Lausanne* du samedi 20 novembre [1847]. C'est le récit de M. Maillardoz [39]. » Les idées de Ruegger ont évolué avec les années. La révolution de 1848 ne l'enthousiasme pas le moins du monde [40], ni les incidents « fazistes » de 1864 : « J'ai des larmes plein le cœur de nos affreux malheurs. Le *Journal de Genève* est très exact et véridique[41]...» En politique européenne, il reste fidèle à la Pologne ; il plaint la pauvre princesse Oginska, veuve avec deux enfants, n'osant obéir à un ordre russe de rentrer, fortement

imposée de tous les côtés [42]. Il conserve à l'Allemagne ses préférences [43].

C'est avant tout de son activité personnelle qu'il entretient Terrisse. Il lui parle des banquets d'escalade qu'il organise à la Société des amis de l'instruction et où il porte des toasts à l'ancienne Genève [44], de ses lectures au Casino au profit de l'Association philanthropique, de ses cours publics. Il le tient au courant des progrès de ses réunions de jeunes gens sans famille le dimanche soir, avec goûter suivi d'exercices militaires et de conférences sur l'histoire genevoise ou les sciences naturelles. Il ne lui laisse pas ignorer qu'il préside aux destinées de l'église réformée allemande. Sans se rattacher comme Terrisse au mouvement du Réveil, sa piété s'accroît, l'âge aidant. Mais cette piété reste très large, tolérante, protestante sans haine du catholicisme ; et avec le souvenir qui va s'atténuant d'âmes pieuses et calomniatrices qui au temps de ses études l'avaient desservi et avaient été cause de son départ à l'étranger. « Je suis parti ; ah ! si je devais les trouver au ciel, je préférerais les enfers ! Songe si je les suivrai sur la terre [45] ! »

Dans les longues missives de son correspondant fidèle, Terrisse trouvait des détails nombreux sur la vie genevoise. « Ici nous avons la malheureuse secte qui malgré Esaïe consulte le bois, l'œuvre des mains, les esprits, évoque les morts par le moyen des tables dont on va publier les révélations, c'est le mot employé. Il y a eu des mariages, bien connus, faits par ordre de la table, d'autres arrêtés, de l'argent donné, un Te Deum publié, dicté par la table. On y mêle le Sauveur et Dieu lui-même ! J'en ai écrit au Consistoire et à la Vénérable Compagnie demandant qu'ils éclairent l'opinion. On a commencé par les tables tournantes (qui tournent toujours sous mes doigts; quel fluide!),

la pente est rapide. Nous avons aussi des baptêmes mormonds à la Jonction, le zèle les réchauffe [46] ! » Et que de remarques amusantes sur la manie déplorable de la nouvelle pédagogie (nous sommes en 1854) d'accabler les enfants de copies et de punitions ; sur le nombre des femmes de mauvaise vie, qui le soir dans les rues cherchent à séduire les jeunes Genevois ; sur l'habitude de fumer qu'il juge maintenant néfaste, « le cigare conduit à la mort » ; sur le dévergondage de la littérature française, « on ne peut lire toutes les pages de la *Revue des Deux Mondes* devant des dames » ; sur le moyen d'empêcher la bise d'arracher les tuiles des toits ; sur le voleur des bijoux de Mlle Mars, « il est dans nos prisons, on a retrouvé dans ses bottes pour 80,000 francs de diamants ». A cette époque, les actrices n'avaient pas inventé le vol fictif et publicitaire et Mlle Mars avait réellement été volée.

Mais toujours, même aux heures tristes, Ruegger reste l'ami prévenant. Il envoie à Terrisse des fuchsias, des géraniums, des cinéraires, du lierre rapporté du Grutli, pour orner le jardin du presbytère. Il s'intéresse à ses enfants, à John son filleul et aux autres. Il donne des conseils pour marier les demoiselles Terrisse : « Je sens bien qu'à ta place, je serais difficile. Cependant il ne faut pas l'être trop [dans le choix d'un gendre] ; l'occasion est chauve ; il ne faut pas la laisser passer, car elle ne revient guère, mais les années viennent [47]. » Il recommande des remèdes de tout repos [48]. Gelée de viande à la canelle, lait d'ânesse pour l'anémie ; un régime fait de pommes de terre bouillies sans sel contre l'eczéma ; et pour toutes les maladies le travail et l'exercice. Feu M. Coué n'a rien inventé. Ruegger guérissait ses maux de dents par une énergique fin de non-recevoir : « j'oppose à la douleur une résolution morale qui l'empêche de s'établir ». Traitement à la portée de

toutes les bourses, sinon de toutes les volontés. Et quand, après 1845, César Terrisse ouvre son pensionnat au Petit-Moulin, Ruegger s'inquiète de la rédaction d'un prospectus. « Ne parlez pas de pension sérieuse ; ce mot pourrait être mal interprété et ne pas attirer, mais parlez de délassements innocents, promenades, etc. Les roses ne gâtent rien aux bons fruits [49]. » Ces prospectus, il les répand ; il en envoie au juge Oberlin de Soleure, à M. Iselin, « hospitalier vieillard », à Bâle, et à tous ses amis d'outre-Rhin. Même un jour, il se met en quête d'un maître de danse pour le compte de son ami [50].

Quand César Terrisse meurt, en 1856, Ruegger continue à s'intéresser à sa famille. Il l'aide de conseils judicieux. Il encourage les débuts littéraires de la femme de son filleul : « La description du Mont-Cenis parue dans la *Bibliothèque universelle* a été remarquée comme morceau distingué de pensée et de style. Je l'ai entendu louer par des gens qui n'en connaissaient pas l'auteur [51]. » Il prend une part active au développement du pensionnat qui, de Rolle, se transporte à Montreux ; il écrit un nouveau prospectus attrayant, où la douceur du climat montreusien, les cures de raisins, les bains du lac ne sont pas oubliés.

Les relations vaudoises de Ruegger ne se bornent pas à la famille Terrisse.

Lors de ses séjours à l'Isle, il s'était lié d'amitié avec « l'aimable colonie du château » de ce lieu. En 1844, il lit une pièce de vers que lui inspirait la circonstance à l'inauguration du monument La Harpe à Rolle [52]. Il est en rapports suivis avec plus d'une famille de la Côte : à Vinzel, les de Saugy, à Aubonne l'avocat Exchaquet-Cuénod et sa femme, auteur d'hymnes pieuses. A Rolle, il rend visite à Charles Eynard, « je l'ai toujours beaucoup aimé et pour lui et par reconnaissance pour ses chers parents [53] », aux Joël,

aux Juillerat, à Auguste Rochat, qui y dirigeait une petite église indépendante. A Lausanne, il estime les van Muyden et plus d'un ancien camarade des temps d'études. Durant ses séjours estivaux à Begnins, il rencontre M. Favrod et il est heureux de sa désignation comme maître à l'école préparatoire que l'Eglise libre fondait à Lausanne en 1856 [54].

Il s'intéresse à nos lettres, à Vinet, à Porchat et à ses traductions. Il encourage Frédéric Frossard à travailler malgré sa santé défaillante. Il sert d'intermédiaire désintéressé entre Genève et Lausanne. Il propose à la *Revue Suisse* la collaboration de Blanvalet, alors précepteur chez les Rotschild et « poète distingué de chez nous », et celle de Petit-Senn, « versificateur, qui faisait d'excellentes chansons et de piquantes satires ; devenu maladif il s'est retiré complètement à Chênes. Il s'occupe beaucoup de poésie et s'est donné au genre méditatif, religieux ; personne ne connaît mieux les productions genevoises et n'en a de recueils plus complets. Soit dit entre nous, il est très mouche sur l'article miel ; sous ce rapport il est la personnification du *genus irritabile vatum,* ce qui signifie, usez avec lui de la recette de Sterne, cajolez-le. D'ailleurs il sera flatté de votre appel, il a du temps, des portefeuilles pleins et de l'influence sur les libraires [55]. »

* * *

Je n'ai aucune prétention de faire passer John Ruegger pour une personnalité de premier plan ou un grand méconnu. Lui, si modeste qui craignait paraître «grimpionner» en allant habiter un appartement de la rue de la Cité, n'a jamais eu de telles visées. Mais les idées qu'il exprime, sa manière de juger gens et choses, sont assez représentatives de celles d'une partie de notre bourgeoisie moyenne et intellectuelle du début du XIXme siècle. C'est bien ainsi

qu'on se représentait ici l'Italie, pays de farniente et de morale facile ; l'Allemagne pieuse et *gemütlich ;* la Pologne martyre ; la Hongrie chevaleresque ; la France enthousiaste et bavarde. Que ces conceptions ne correspondissent pas en tout à la réalité — à la réalité d'alors bien entendu, — c'est une autre question. Ruegger est représentatif aussi d'un état d'esprit répandu chez nous en ce temps, fait de foi en la liberté, du désir de l'affranchisement des peuples, de cet espoir démesuré dont l'aurore de 1830 apportait, semblait-il, la réalisation. Puis vinrent les désillusions, le désenchantement pour d'aucuns. Les faits sont plus forts que les conceptions idéales ; aucune mystique n'échappe au déclin fatal.

D'avoir traduit dans ses lettres les espoirs de son temps et ses craintes, de les avoir fait partager à d'autres, d'avoir élargi leurs horizons coutumiers, bornés par de remarquables panoramas sans doute, mais bornés tout de même, fut la part de ce correspondant cosmopolite d'un pasteur vaudois. Et c'est déjà quelque chose.

Henri PERROCHON.

NOTES

Ce travail a été communiqué à la séance de la Société vaudoise d'histoire, du 17 mai 1933, à Lausanne.

[1] Galiffe, II, p. 379; *Journal de Genève,* 12 février 1868.

[2] Mme Ruegger-Maudry ne manquait pas de perspicacité, preuve en soit ce jugement sur la future Mme Juste Olivier: « J'ai eu le plaisir de faire la connaissance de Mlle Ruchet, amie de ta belle-fille [Mme César Terrisse] et qui m'a paru lui être bien attachée ainsi qu'à César. Cette jeune personne m'a charmée par la dignité et la franchise de ses manières, un ton parfait et beaucoup d'aisance; elle m'a singulièrement plu et je sentais pour elle de l'entraînement ; parle-m'en, comment te paraît-elle ? J'aimerais une autre occasion de la revoir pour moi-même. » (A Mme Terrisse-Delachaux, 7 février 1830.)

[3] En 1816 et en 1817.

[4] Blanche Biéler, *Une famille du refuge : J.-H. Merle d'Aubigné,* 1930, p. 115-116, 264.

[5] 1818.

[6] Immatriculé à l'Académie de Lausanne en 1814, consacré en 1818, Terrisse est dès cette année suffragant de M. Verrey, pasteur à Blonay, qui l'envoie en novembre 1818 suppléer son fils D. Verrey, malade, suffragant de J.-M. Frossard, pasteur à Aigle. En janvier 1819, D. Verrey démissionne et Terrisse devient suffragant d'Aigle jusqu'en 1820. Il épousa Mlle Fanny Frossard à Morges, en avril 1822.

[7] Du 25 février 1820.

[8] Du 16 juin 1820.

[9] *Recueil de généalogies vaudoises,* tome II, fascicule III, p. 215.

[10] Du 5 septembre 1832.

[11] Du 24 février 1834.

[12] A Mlle Caroline Frossard, du 24 février 1834.

[13] De septembre 1830.

[14] Du 3 mars 1830.

[15] En décembre 1830.

[16] Du 3 juin 1832.

[17] *Basile,* nouvelle lithuanienne. *Lettre au Tsar. Houra !* se vend 1 franc pour la caisse polonaise. Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1831. Imprimé à Strasbourg, chez Levrault.

Basile avait été lu à l'Arcadie lithuanienne en décembre 1824, et traduit en vers polonais par Alexandre Chodzko. — En novembre 1843, Ruegger publia: *Bogdan Oginski,* nouvelle lithuanienne, écrite en 1825, dans l'*Album de la Suisse romande.* — Dans une lettre à Terrisse du 16 septembre 1833, Ruegger parle d'une édition de ses *Chansons militaires,* autographiées à la demande des officiers de l'armée d'Alger, « où on les chantait souvent, puis imprimées à Strasbourg et criées danc les rues de France le jour de la fête de Philippe poire ou pomme. Je te les ai envoyées en souvenance de mon séjour à Thoune ; elles faisaient partie du grand pot-pourri chanté là-bas. »

[18] Beau-frère de C. Terrisse, et alors pasteur à La Sarraz. Du 6 janvier 1832.

[19] Du 7 septembre 1831.

[20] Du 6 décembre 1832.

[21] Du 5 septembre 1832.

[22] Le peintre A. Adam, qui suivit à Moscou le prince Eugène, a représenté en une peinture charmante le prince Charles de Furstenberg et la princesse Amélie sa femme, suivis de leur grand écuyer le baron de Schreckenstein, du grand veneur le baron de Verschner, de John Ruegger et du valet Karl. Tous sont à cheval, et le fidèle chien du précepteur genevois complète le groupe.

[23] Du 6 juillet 1832.

[24] Du 8 janvier 1834.

[25] Du 30 novembre 1833.

[26] Du 16 septembre 1833.

[27] Du 5 janvier 1832.

[28] Du 7 septembre 1831.

[29] Du 8 septembre 1830.

[30] Du 24 février 1831.

[31] Des 12 novembre et 6 décembre 1832.

[32] Du 14 décembre 1832.

[33] H. Bordeaux, *Le cœur de la reine Hortense,* 1933. Voir aussi *Mémoires de la reine Hortense,* par le Prince Napoléon; E. de Budé, *Les Bonaparte en Suisse,* 1905, p. 113 sq.; J. Meyer, *Die früheren Besitzer von Arenenberg, Königin Hortense und Prinz Ludwig-Napoleon,* 1907 ; Ch. Fournet, *Un Genevois cosmopolite, Huber-Saladin,* 1933, p. 50, note 1 ; H. Perrochon, *Le poète de la reine Hortense, Gazette de Lausanne,* 20 août 1933.

[34] Du 16 septembre 1833.

[35] De février 1834.

[36] Avec Mlle Louise Le Royer, morte en juillet 1863.

[37] Ruegger était capitaine d'artillerie.

[38] En 1843, 1847, 1855, 1856, 1863, 1864.

[39] Du 20 novembre 1847.

[40] Du 20 mai 1848.

[41] A Mme Terrisse, du 1er septembre 1864.

[42] A Mme Terrisse, du 9 décembre 1863.

[43] Du 21 août 1854.

[44] Du 18 décembre 1849.

[45] De 1830.

[46] Du 9 février 1855.

[47] Du 27 février 1856.

[48] Du 29 décembre 1848. Des 5 septembre et 14 décembre 1832. Etc.

[49] Du 25 août 1853.

[50] Du 19 mars 1850.

[51] Du 20 décembre 1864, à Mme C. Terrisse.

[52] Vittel, *L'île La Harpe à Rolle,* 1897.

[53] Du 6 décembre 1856.

[54] Du 29 juillet 1856.

[55] A Mlle Caroline Frossard, du 10 février 1843.